

## Ein Abend mit Chaplin\*)

Par Paul Morand

Cette soirée comme à la campagne; atelier, ombre, fleurs, livres, dans New York apaisé par la nuit. Chaplin, mince, si bien habillé : une lame dans son fourreau; si heureusement proportionné qu'il a raison d'être petit. Jeunesse aux tempes grises, avec un éclat que des tas de pudeurs viennent voiler. Soleil qui retient ses rayons. Acteur au jeu constant mais invisible. Aucune publicité dans les propos ni dans les gestes. Nous dinons à six: il est en face de moi. C'est le premier moment de la journée où il détend, dans cette maison à l'ombre fraternelle où il se réfugie pour avoir confiance et pour espérer. Car cette gloire a besoin d'espérer. Tout le jour, il a été la proie de cette broyeuse d'individus qu'est la justice américaine et que n'importe quelle main de femme, même la plus perfide, peut mettre en mouvement. Il a couru, couru comme dans les rêves, inassignable, échappant aux procédures, sautant par dessus les pièges des détectives privés, dès le matin, faisant semblant d'être mort (tout habillé, sans doute, dans son lit) quand sont arrivés les premiers exploits d'huissiers. Puis il a sauté par la fenêtre, remonté son pantalon trop large qui tombait, gratté sa tignasse, et, le derrière effacé mais frétilant, à droite et à gauche protégé par les moulinets invisibles de sa canne, il a tenu à distance jusqu'au prochain coin de rue les maîtres-chanteurs, les écotiers, les compulseurs de dossiers secrets, les chats-fourrés qui, quand ils flairent un revenu de cinquante millions, n'ont pas l'habitude de lâcher le morceau. Charlie a dû monter jusqu'ici sans qu'on le voie, ou arriver par les toits. Il a repris souffle. Sa moustache est tombée sans qu'il la ramasse. Il a pu se doucher, se vêtir. Ses souliers percés, sa petite jaquette noire, son melon doivent être roulés en un baluchon dans un coin de l'atelier. Maintenant, il dine en paix, pense à l'avenir.

Déjà Hollywood c'est le passé. Le voilà qui se ramasse pour un dernier bond, dernier ressort, par-dessus la toute puissante bêtise de ce Middle-West qui écrase le cinéma américain. Cette culbute l'amènera jusqu'en Europe, jusqu'en France, surtout, où il rêve de venir s'installer, travailler, où il compte vider avec nous les dernières bouteilles d'un vieux vin de liberté, encore oubliées au fond des caves. Quant à ce public puritain et «classe moyenne» qui se réjouit aujourd'hui de voir Chaplin traqué, quant à ces «babittiens» trafiquants d'une morale immonde que sont les tenanciers de petits cinémas de Memphis ou de Salt Lake City, quant à tous ceux qui boycottent en ce moment LA RUÉE VERS L'OR et autres épopées, ils ne s'apercevront même pas que le seul génie qu'ait jamais produit le monde des images mouvantes leur a été enlevé; leurs fils ne l'apprendront que beaucoup plus tard, comme ils apprennent tout, par la voie de la grande et libre Europe. Mais en attendant, que d'heures amères, que de nouvelles calbutes douloureuses en perspective!

Charlie Chaplin s'assombrit, ne dit plus rien?

\*) Vorwort zu Henry Poulaille „Charles Chaplin“, Verlag Grasset, Paris. Autorisation für die deutsche Uebersetzung Lina Frender, Berlin.